

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 4 (1866)
Heft: 21

Artikel: Coppet : suite
Autor: Monnet, L.
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-178847>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 09.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

sein, et qui, sans rétribution aucune, ont accepté la mission de consacrer, eux aussi, leurs soirées d'hiver au développement intellectuel de notre jeunesse ouvrière. Et que l'on ne croie pas que ces professeurs soient toujours des hommes voués à l'enseignement; ce sont des négociants, des industriels, des employés de la Banque cantonale, qui, sans autre prétention que le désir de bien faire, viennent exposer simplement et pratiquement ce qu'il croient utiles aux jeunes gens qui auront à parcourir la même carrière que celle qu'ils ont embrassée. Nous insistons sur ce fait, parce qu'il montre qu'il n'est pas nécessaire de passer sa vie à donner des leçons pour pouvoir rendre de bons et réels services dans le domaine de l'enseignement, et que les hommes qui, par métier, connaissent les nécessités de la vie pratique, peuvent faire mieux que ceux qui sont voués à l'instruction de la jeunesse, quand il s'agit d'un enseignement professionnel.

La Société industrielle et commerciale a constamment fait donner des cours de dessin industriel, dessin d'ornementation et comptabilité; elle a pu, deux fois, ajouter à ce programme un cours de chimie industrielle. Pendant l'hiver qui vient de se terminer, elle a pu diviser son cours de comptabilité en deux sections, dont l'une, plus spécialement destinée aux commerçants et l'autre aux industriels qui demandent qu'à une grande simplicité dans leurs écritures se joigne une comptabilité sérieuse qui leur permette à chaque instant de connaître l'état de leurs affaires. Elle a pu surtout organiser un cours de modelage et sculpture qui a donné les résultats les plus satisfaisants et qui promet, par les développements qu'il pourra recevoir, d'encourager chez nous l'étude de l'art dans ses applications à l'industrie.

L'exposition des travaux exécutés par les élèves dans les différents cours a eu un grand succès auprès des nombreuses personnes qui ont visité la salle du Casino, dimanche et lundi derniers; nous espérons que les témoignages de sympathie qui se sont fait jour à cette occasion dans le public seront un encouragement pour la Société à persévéérer dans le but qu'elle poursuit avec une persistance malheureusement trop rare dans notre pays.

S. C.

Coppet.

III.

Vers le milieu du XVIII^e siècle, vivait à Crassier un humble pasteur, n'ayant pour toute fortune qu'un médiocre salaire. Dans la solitude où il s'était retiré, M. Curchod s'appliqua à donner à sa fille unique une instruction soignée. Elle surpassa bientôt ses espérances par des progrès rapides dans les sciences et les langues. Unissant aux dons de l'esprit les attraits et les grâces de sa personne, M^{me} Susanne Curchod, durant les visites qu'elle fit à quelques-uns de ses parents à Lausanne, ne tarda pas à devenir l'objet des félicitations et de l'admiration générales. « Elle était belle, de cette beauté pure, virginal, qui a besoin de la première jeunesse, nous dit Sainte-Beuve; sa figure longue et un peu droite s'animait d'une fraîcheur éclatante,

et s'adoucissait de ses yeux pleins de candeur. Sa taille élancée n'avait encore que de la dignité décente sans roideur et sans apprêt. » On ne l'appelait à Lausanne que *la belle Curchod*; elle avait 17 ans. C'était en 1757; Voltaire, de retour de Prusse, venait de se fixer à Lausanne, où il acheta la campagne de Montriond, et ensuite une maison de la rue du Grand-Chêne, actuellement n° 6. Une société élégante et lettrée s'empressait autour de Voltaire, jouait ses tragédies, allait dîner, souper, et quelquefois même passer la nuit en fête à Montriond. Voltaire passa trois hivers entiers à Lausanne, ceux de 1756, 1757 et 1758. Nous nous permettrons de faire remarquer ici qu'on se trompe très souvent au sujet du local où il faisait jouer ses pièces; les uns disent que c'est à Montriond, d'autres à Beau-Séjour et d'autres à Mon-Repos. Ces derniers ont raison; on festoyait à Montriond, mais on n'y jouait pas. Quant à Beau-Séjour, nous ne sachions pas que Voltaire ait fréquenté cette maison. Beau-Séjour a passé en peu d'années par les mains de tant de propriétaires qu'il est très probable que la petite scène qui est au fond de son grand salon, soit encore aujourd'hui, vierge de toute représentation dramatique. Cette belle habitation n'a acquis quelque célébrité qu'en donnant asile au gouvernement helvétique qui s'y réfugia, chassé de Berne par les fédéralistes, en 1802; et par le passage de Napoléon I^r, qui s'y arrêta deux fois, le 25 novembre 1797 et le 13 mai 1800, avant de franchir le St-Bernard. Mais Beau-Séjour n'a jamais été plus en vogue qu'aujourd'hui, où, converti en cercle, une foule de gens peuvent jouir de ses riches salons et de sa magnifique terrasse.

Le théâtre de Mon-Repos, situé dans les combles d'une grange attenant à la maison de maître, était assez bien arrangé. Les acteurs se trouvaient sur le fenil et les spectateurs dans le château. C'est cette disposition des lieux qui suscita à un plaisir du parterre la réplique que chacun connaît. Voltaire jouant le rôle de Lusignan, venait de s'écrier: *Où sommes-nous?.... guidez mes faibles yeux*, lorsqu'on lui répondit :

Seigneur, c'est le grenier du maître de ces lieux.

La campagne de Mon-Repos appartenait alors au marquis de Langalerie. Elle a été ensuite entièrement transformée par son nouveau propriétaire, M. Perdonnet, et il serait impossible, aujourd'hui, d'y retrouver quelque vestige de ce théâtre où la tragédie, au dire de Voltaire même, « était jouée par de belles » femmes et des jeunes gens bien faits, mieux qu'on « ne la jouait à Paris. »

On raconte qu'un jour Voltaire, qui, de la coulisse, suivait la représentation, se sentit lui-même si vivement entraîné par le jeu de M. et de M^{me} d'Hermenches que, s'avancant peu à peu avec son fauteuil, il se trouva sans s'en apercevoir sur la scène, entre Zaïre et Orosmane, de manière à empêcher le coup de poignard et de faire manquer le dénouement. Cette situation et le théâtre furent peints sur des panneaux de boisserie à Hermenches, près de Moudon, dont la famille de Constant, de Lausanne, posséda la seigneurie. Plus tard, M. de Constant, le fils de l'ami de

Voltaire, fit transporter cette précieuse boiserie historique à son château de Mézeri, dont elle orne la salle à manger.

Plusieurs étrangers de distinction s'étaient fixés à Lausanne, attirés par la présence de Voltaire et par la renommée de l'auteur de *l'Avis au peuple*, du célèbre médecin Tissot, l'un des hommes les plus populaires de l'Europe à cette époque. C'est au milieu de cette société d'élite que M^{me} Curchod, qui devint plus tard Madame Necker, acheva de se former et brilla par ses talents et sa beauté. Ayant perdu vers ce temps son père vénéré, et restant seule avec sa mère sans fortune, elle intéressa vivement toutes les personnes qui la connaissaient. On imagina de lui faire donner des leçons sur les langues et les choses savantes qu'elle avait apprises dans le presbytère paternel. Elle donna en effet, à Lausanne, un cours des langues qu'elle savait (le latin, le grec, l'anglais), qui excita autour d'elle le plus grand enthousiasme. Ses nombreux auditeurs lui ménagèrent un jour la plus agréable surprise, en lui élevant une chaire de verdure dans le petit vallon des Eaux où, dans les beaux jours d'été, elle donnait ses leçons en plein air. Ce petit vallon, que le médecin Tissot avait mis à la mode, était alors très fréquenté ; c'était la promenade préférée, le rendez-vous des gens de lettres. Le Flon n'y traînait pas, comme aujourd'hui, des eaux rendues bourbeuses et fétides par le voisinage d'usines et de fabriques ; elles coulaient, limpides et pures, sous les riants ombrages du vallon.

Nos lecteurs trouveront sans doute que nous nous éloignons un peu du château de Coppet ; mais notre but étant de faire connaître les personnes qui l'ont rendu célèbre, les détails que nous donnons sur celle qui, cinq ou six ans après, devait épouser M. Necker et partager avec lui l'éclat de sa brillante et vertueuse carrière, nous paraissent ici parfaitemment à leur place.

Parmi les spectateurs qui se pressaient au théâtre de Mon-Repos, se trouvait un jeune Anglais exilé par son père à l'âge de 16 ans, pour le punir d'avoir embrassé la religion catholique et dans le but de l'en détourner. Placé en pension chez un pasteur de Lausanne, M. Pavillard, homme très instruit, Gibbon (c'est de lui dont il s'agit) y continua, sous sa direction, de sérieuses études et ne tarda pas à revenir au protestantisme. Durant son premier séjour à Lausanne, qui fut de cinq années, Gibbon se lança dans la société et devint éperdument amoureux de M^{me} Curchod, qui ne partagea pas ses sentiments. L'objet de ce premier amour fut ineffaçable dans le cœur de Gibbon ; il ne se consola jamais entièrement de son insuccès.

Arrivé à Lausanne en 1753, Gibbon quitta cette ville en 1758. Après quelques années passées en Angleterre et un séjour à Paris, il en fit à Lausanne un second d'onze mois (1763), avant de se rendre en Italie. Il fut alors initié à la *Société du printemps*, qui s'était formée à Lausanne après le départ de Voltaire pour Ferney, et qui était composée de quinze ou vingt jeunes demoiselles de bonne famille, toutes agréables, plusieurs jolies et deux ou trois d'une beauté parfaite. Elles s'assemblaient dans les maisons les unes des autres presque tous les jours, sans y être sous la garde d'une mère ou d'une tante. Au milieu d'une foule de

jeunes gens de toutes les nations de l'Europe, elles étaient confiées à leur seule prudence. Elles riaient, chantaient, dansaient, jouaient aux cartes et même des comédies ; mais, au sein de cette gaîté insouciante, elles se respectaient elles-mêmes et étaient respectées des hommes ; témoignage de l'innocente simplicité des mœurs du temps. »

(*La suite au prochain numéro*).

L. M.

Un bal à la Côte.

II

Les chanteurs aussi se firent entendre. Le régisseur Vincent entonna d'une voix forte et mâle sa chanson favorite : *les Vingt-deux cantons*. — Auguste O., ténor, chanta le *Retour*.

Après bien des jours de souffrance
Passés loin de ceux que j'aimais,
Je viens, le cœur plein d'espérance
Revoir les lieux que je pleurais.
Heureux, en chantant je chemine ;
Cet air, de Pierre, je l'appris.
Voici la dernière colline,
De là, je vais voir mon pays ! (*bis.*)
Salut à ma chère contrée !
Salut à mes premiers beaux jours !
Salut à ma mère adorée !
Salut ! salut à mes amours !

M^{me} F. P. M., sans se faire trop prier, et avec la belle voix que j'ai si souvent eu le plaisir d'entendre, chanta le *Nid* :

Ce nid, ce doux mystère,
Que vous guettez là-bas,
C'est l'espoir du printemps, c'est l'amour d'une mère,
Enfants, n'y touchez pas !

Le maréchal, père de huit ou dix enfants, célébra les douceurs du mariage, et le boulanger, qui n'en a point, répéta sa chanson de prédilection :

Yavai onna vâ n'a fellie
Qu'avai mô n'on dai.
Yavai ðnna vâ n'a fellie
Qu'avai mô, landrinette,
Qu'avai mô, mistaulère,
Qu'avai mô n'on dai.

Cependant, après deux heures passées à table, les dames, qui s'étaient rapprochées et mises à part afin de mieux pouvoir jaser, ou peut-être aussi pour pouvoir mieux s'examiner, protestèrent énergiquement contre la continuation des chants et des toasts, qui paraissaient vouloir durer jusqu'au lendemain ; elle exigèrent que l'on descendît pour continuer le bal :

Menaçant de quitter le festin et la fête
S'il n'était pas fait droit à leur juste requête.

Ah ! la guerre d'Amérique eût été un enfantillage à côté de cette nouvelle sécession ! on frémît en songeant aux suites déplorables qui auraient pu en résulter : la paix du ménage troublée à jamais ! la noire discorde, triomphante et railleuse, prenant place au foyer, les sécessionnistes (les dames) combattant pour la liberté, forcés d'admettre l'esclavage !